Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1981)

Heft: 4

Artikel: Parole ultime : un poème tardif de Paul Celan

Autor: Böschenstein, Bernard / Celan, Paul

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870814

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PAROLE ULTIME

Un poème tardif de Paul Celan

A mon ami Werner Stauffacher avec qui je partage une même inquiétude: «Et les poètes, en cette ère d'indigence?»

Arbuste migrateur, tu captes
l'un des discours,

l'aster abjuré
s'y joint,

si celui
qui brisa les chants
s'adressait maintenant au bâton,
il n'y aurait
d'aveuglement
ni de lui ni d'autrui.

Wanderstaude, du fängst dir
eine der Reden,

die abgeschworene Aster
stösst hier hinzu,

wenn einer, der
die Gesänge zerschlug,
jetzt spräche zum Stab,
seine und aller
Blendung
bliebe aus.

C'est par ce poème composé le 25 février 1969 que débute le dernier recueil de Paul Celan. Sa première partie a reçu du poète

le titre de 'Métairie du temps' ('Zeitgehöft'). Les difficultés rencontrées dans les poèmes des dernières années ('Fadensonnen', 'Lichtzwang', 'Schneepart') s'y retrouvent. Mais la matière qui constitue ces derniers poèmes est encore plus restreinte, le message est encore plus elliptique, les points d'appui offerts par les éléments de la nature, de la technique, de la littérature sont encore moins repérables, l'enchaînement des images est encore moins saisissable, et surtout: l'ambiguïté des interprétations que provoque le moindre signe est si complexe que le réseau qu'un interprète sera tenté de tisser, afin de comprendre, risque bien plutôt de traduire son univers préétabli que sa rencontre avec le texte même. Et pourtant, ces poèmes appellent davantage encore que les autres une interprétation qui leur donne vie. Le lecteur ne peut que s'exposer, mais il le doit, s'il accepte l'engagement auquel ces textes le contraignent.

L'arbuste qui accompagne le marcheur et qui capte un discours est peut-être une antenne d'un émetteur ambulant. L'image empruntée à la nature et à l'action archaïque du voyage à pied se met volontairement en contradiction avec la technique avancée qui établit des communications au-delà des espaces personnalisés. Cet arbuste n'est plus le compagnon et l'appui d'un voyageur, il s'en est émancipé, son anonymat indique un changement d'appartenance. Avec l'aster qui a été renié — mais par qui et en quelles circonstances? —, le réseau des objets «naturels» est prolongé. Cette fleur automnale qui résume les richesses de l'été pour la dernière fois — Gottfried Benn l'utilise comme réceptacle d'une dernière extase, dans son poème «Astern — schwälende Tage...» — est aussi une forme du monde stellaire auquel Celan a donné un congé violent dans ce dernier recueil. Les étoiles y sont porteuses d'infection, elles sont assises dans la boue, elles sont pur désordre, elles sont délaissées par Dieu. Il n'est plus question de les choisir comme guide. Dans un poème de la 'Niemandsrose', «la fleur astrale traversait la mémoire entre le pays natal et l'abîme, sans être brisée». Ce passé est à présent renié.

Car celui qui parle ici se caractérise lui-même comme quelqu'un qui a brisé les chants. Il l'a fait par sa thématique de la négativité, mais aussi par le morcellement de sa phrase, de son vers, de son rythme. Il est le poète qui, de tous les contemporains de langue allemande, évoque avec le plus de fidélité le ton des hymnes des grands poètes qui le précèdent — de Hölderlin, de Rilke, de Trakl — et révoque en même temps avec le plus d'insistance leur message croyant ou laudatif ou mélodieux. Il éloigne

du poème tout point de repère hérité de la tradition antique et chrétienne: le ciel, les étoiles, le verbe incarné, la nature divinisée, l'élémentaire adoré. Il se sert de ces signes pour les renverser, tout en rappelant ainsi le lieu d'où ils proviennent. «Tourbillons de particules» — cette expérience de la matière devient aussi le modèle de la fragmentation de la parole qui, souvent, est séparée en plusieurs syllabes ou assemblée à l'aide d'un acte destructeur. Celan s'est une fois dédoublé en un Hölderlin bégayant des paroles indéchiffrables. Un patriarche à la barbe lumineuse, voilà le revenant sacré et incompris que Celan a imaginé dans une vision posthume ('Tübingen, Jänner'). Le Hölderlin recréé à partir de notre époque a abandonné la parole hymnique au bénéfice du message désarticulé. Ses yeux sont aveugles. Un aveugle comme lui est aussi le poète de notre texte qui a besoin du bâton (Celan évoque plusieurs fois dans des poèmes antérieurs le bâton de l'aveugle). Ce bâton est pourtant, ici, en même temps l'antenne qui capte le message. Quel message? Celui du chant morcelé, du langage de l'aveugle, du «Blindenwort». Ce langage transforme, dans le poème 'Blume', l'œil et l'étoile en pierre. Il appelle «fleur» une «parole d'aveugle». Ailleurs, il durcit la «main de l'aveugle» comme une étoile. L'œil, l'étoile, la fleur et la pierre s'unissent dans l'expérience d'une parole d'aveugle. C'est tout à la fois l'aster et l'astre révoqués. C'est le bâton dénaturé. C'est la parole déchiquetée. Une fois ce message capté, l'éblouissement («Blendung») n'est plus possible. La parole aveugle refuse le faux semblant d'une lumière qui séduit. Simultanément, «Blendung» signifie ici aussi «aveuglement»: Si l'éblouissement provoqué par les anciens chants intacts n'a plus lieu, l'aveuglement non plus, car les yeux qui perdraient ainsi la vue l'ont déjà perdue à force d'écouter cette parole de nuit.

Le bâton de l'aveugle qui est en même temps l'antenne du XXe siècle qui transmet la parole rappelle aussi un autre bâton, lointain et sacré, la baguette du chant qui accompagne le retour triomphal du Christ et le réveil des morts dans l'hymne 'Patmos' de Hölderlin. Là, une lumière paisible tombe de l'Ecriture sacrée et exerce le regard fervent des assoiffés de la lumière. Ce processus du regard récupéré et de la parole lumineuse se découvrant après une longue nuit d'attente millénaire est renversé par Celan. Son chant adressé à son bâton annule ce qu'il qualifie, *a posteriori*, d'éblouissement. Hölderlin est de nouveau révoqué. Il l'était déjà dans le poème 'Tenebrae'. Sa présence est visible dans deux vers de ce dernier recueil, où sa traduction de Pindare est

évoquée par rapport à la tentative du poète d'aujourd'hui. Hölderlin a été un des derniers points de référence pour Celan: sa dernière lecture de poèmes — tardifs — (il s'agissait de 'Lichtzwang') était un hommage rendu au poète, lors de son bicentenaire célébré à Stuttgart, un mois avant la mort de Celan.

Est-il permis de voir en cet aveugle qui s'adresse à son bâton et qui erre de lieu en lieu («Wanderstaude») un Celan-Hölderlin enrichi de l'image d'Œdipe qu'Apollon frappe d'aveuglement? Hölderlin nomme ses tourments «indescriptibles, inexprimables, indicibles». Il résume son destin en la formule «vivre est une mort, et la mort elle aussi est une vie». Celan va plus loin, en n'accordant plus, ni à lui-même, ni à autrui, le processus qui amène l'éblouissement, puis l'aveuglement. D'avance, nous sommes installés dans la nuit de la révocation, qui rappelle cette autre parole, d''Œdipe à Colone': «Le meilleur est de n'être pas né; mais pour qui est apparu, ce qu'il y a de mieux ensuite c'est de retourner aussitôt que possible là d'où il est venu.» Hölderlin la met en exergue au début du deuxième volume de son roman 'Hypérion'. Le bâton d'Œdipe révoque aussi celui de Moïse frappant le roc d'où jaillit l'eau et celui d'Aaron qui verdit en portant des amandes.

C'est que ces poèmes obéissent à la loi qui est exprimée à propos du terme qui leur sert de titre:

> Seulement lorsque
> je te toucherai comme ombre,
> tu me croiras
> ma bouche,
>
> qui grimpe, avec le sens ultime,
> en haut, dans
> les cours du Temps...

Cette bouche doit d'abord quitter la vie avant de devenir pleinement crédible. Elle dit la parole ultime, située dans des lieux qui sont confinés dans un temps parcellaire. Le regard va déjà au-delà du temps, comprend d'avance son caractère provisoire et limitatif. Le chant que nous avons analysé dépasse ainsi son territoire et se sacrifie au silence.

Genève. Bernard BÖSCHENSTEIN.